

GIORNALE LIGUSTICO

DI

ARCHEOLOGIA, STORIA E BELLE ARTI

Il signor Filippo Brunn, Professore all' Università di Odessa, è pure uno dei membri più dotti ed operosi della benemerita Società di Storia e d' Archeologia che ha sede in quella città; ed oltre i parecchi studi ed articoli che ha pubblicato e pubblica in quegli *Atti*, egli è autore di più altre Memorie impresse in varii Periodici, di alcune delle quali meglio a noi conosciute porgiamo un cenno in nota (1). Come è naturale,

Dotti della nuova o meridionale Russia prendono molta parte alla Storia medio-evale del Mar Nero e della Crimea: onde le loro ricerche incrociano colle nostre sotto questo rispetto. Il Prof. Bruun si è compiaciuto dettare pel volume VIII degli *Atti della Società Odessiana* un articolo bibliografico relativo all' *Atlante Luxoro*, pubblicato dalla Società Ligure di Storia nel suo volume V. In quell' articolo si fa benevola

(1) *Notices historiques et topographiques concernant les colonies italiennes en Gazarie*. Nelle Memorie dell' *Accademia delle Scienze di Pietroburgo*, Tom. X. 1866.

1. *Materiali per la storia di Soldaia* (in Crimea); Odessa, 1871. In lingua russa. Estratto dal *Calendario della Nuova Russia pel 1872*; tradotto in italiano per la Società Ligure dall' avv. P. C. Remondini.

2. *Periplo del Mar Caspio secondo i Portolani del XIV secolo* (con due fac-simili); Odessa, 1872. In russo. Estratto dagli *Atti dell' Imp. Università della Nuova Russia*.

3. *Le colonie italiane in Gazaria, Osservazioni storiche, ecc.*; Mosca, 1872. In russo. Estratto dagli *Studi della Società Archeologica di Mosca*.

4. *Essai de concordance entre les opinions contradictoires relatives à la Scythie d' Hérodote*; Pietroburgo, 1873; con una carta. Estratto dal *Recueil d' antiquités de la Scythie publié par la Commission Imp. Archéologique*.

menzione del lavoro in sè, e specialmente della interpretazione moderna de' nomi medioevali; ma su quest'ultima parte si aggiungono rilievi opportuni e qualche correzione, quale può fare chi ha, come Lui, piena la cognizione delle fonti e la esperienza de' luoghi. Già il testo russo era stato cortesemente tradotto in italiano dall'avv. Pier Costantino Remondini Preside della nostra Sezione Archeologica; però il dotto Russo venuto in cognizione che si sarebbe inserito nel *Giornale Ligustico*, volle egli stesso ritradurre in francese l'articolo, ma con notevoli cambiamenti e migliorie che gli suggeriva la continuazione de' proprii studi. Crediamo non sarà discaro ai nostri benevoli lettori d'avere un saggio degli scritti del ch. Professore di Odessa, a cui la Società Ligure deve essere grata e per questo e per più altri attestati della stima in che egli tiene le di lei pubblicazioni.

Atti della Società Ligure di Storia Patria. Genova 1869. Vol. V. fascicoli 1.^o e 2.^o § Atlante idrografico etc. Nuovi studi etc.

Après une courte introduction concernant l'importance de cet atlas, le premier des traités mentionnés, formant la première livraison du V.^m vol. des Atti nous présente une copie un peu réduite des 8 cartes de l'atlas, très bien tracées et appartenantes, d'après les éditeurs (Atti III, p. CIV-CIX et VI, p. CLII), au commencement du XIV siècle. — Déjà, pour cette raison, nous devons des remerciements à la Société ligurienne d'histoire pour la publication de ce document, vu qu'il paraît être l'un des plus anciens atlas hydrographiques du Moyen-âge, jusqu'à présent connus. Du plus haut intérêt est pour nous nommément la 8.^m carte, représentant la Mer Noire et celle d'Azov, avec la nomenclature des localités, présentant fréquemment des variantes des noms inscrits dans les autres cartes marines du XIV et XV siècle, que possède

la Société odessoise. En confrontant ces noms avec ceux de la carte Luxoro, on a la chance de pouvoir s'expliquer certaines questions relativement à la topographie historique de la Nouvelle Russie et de la côte orientale, encore litigieuses. Plusieurs de ces questions ont déjà été résolues par l'auteur des « Nuovi studi » formant la 2.^{me} livraison et basés en partie sur divers ouvrages que MM. Desimoni et Belgrano n'avaient pas pu consulter en publiant la 1.^{re} livraison.

En rendant compte des données neuves et intéressantes que nous avons rencontrées dans le beau travail de M. Desimoni, nous leur ajouterons quelques considérations qu'elles nous ont suggérées. C'est ainsi que, grâce à M. Desimoni, on ne doute plus que j'étais dans le vrai en supposant (Notices... concernant la Gazarie et Mém. Acad. des Sciences S. P. Sér. VII, Tom. IX, n. 9, 1866) que Simone de Guizolfi, désigné comme « un giorno signore de Matrega, » dans un document génois de 1446, était prince de Taman, et non pas ex-consul génois dans cette ville, comme l'avait présumé M. Heyd (Le col. ital. II, 17). Nous apprenons par M. Desimoni, que déjà en 1424 Guizolfi avait conclu un traité avec les Génois et qu'en 1446, après la mort de cet « olim dominus Matrece » les tuteurs de ses neveux « filiorum quondam Vincentii » offrirent au consul de Caffa un'épervier vivant, en signe de leur dépendance de la Grande Commune; ce qui ne les empêchait pas d'être tributaires de certains princes tatars, père, fils et petit-fils, nommés: Djanibek, Costomyk et Cadiberdi. Le dernier paraît s'être emparé de Taman vers 1457 et d'avoir chassé de là Zacharias de giexulfis; cependant encore en 1482 celui-ci s'adresse *des environs* de Matrega par écrit (Atti, IV, CCLVII) aux Protecteurs de la banque de St. Georges, en les priant de lui envoyer 1,000 ducats pour mettre en ordre ses finances, désorganisées par les incursions des Turcs dans ses domaines, par la nécessité de pourvoir aux

bésoins des *seigneurs goths* qui séjournaient chez lui et la méchanceté du prince valaque (moldave) Étienne, qui l'avait fait dévaliser, lorsqu'il s'était mis en route pour venir à Gênes. Nous ignorons si l'argent demandé lui fut envoyé; mais nous pouvons être sûrs de son identité avec Zacharie Guigoursis, qui, ayant voulu s'établir en Russie, avait écrit le 8 juin 1487 de Copario (près de Kopyl) au grand duc Jean III et s'était aussi plaint dans sa lettre de la méchanceté du voievode Étienne. Dans sa réponse datée du 13 Mars 1488, le grand duc l'intitule Zacharie prince de Taman; après l'avoir désigné simplement: « Zacharie l'Hebreu, » dans sa lettre du 18 octobre de l'année précédente en réponse aux lettres que Zacharie lui avait écrit de Copario et de Caffa. C'est par cette raison que dans la suscription de la copie de la lettre du grand-duc, le prince de Taman est changé en « Juif Scara », dans le quel Karamzine (VI, n. 594 p. 215 de l'édition russe d'Einerling), malgré sa perspicacité, n'a pas reconnu le prince Zacharie. La lettre de ce prince « de Guizulfis » (que les Russes ont changé par mégarde en Guigursis) aux Protecteurs de la Banque prouve qu'il était chrétien, et nous n'avons aucun droit de supposer qu'il sera devenu partisan de la religion des Talmoudistes ou des Caraïmes, ou bien qu'il sera entré dans la secte dite judaïque, qui avait été propagée en Russie par un juif Sharia, décapité à Novgorod en 1477, ou bien, d'après Tatitchev, cité par Ikonikov (Opit. etc. p. 400), en 1491. Même dans le dernier cas, ce Sharia n'aurait eu rien de commun (outre le nom) avec le prince Zacharie, vu que ce dernier, d'après une lettre de l'ambassadeur Romodonowski (Z. Odessk. Obchetch. V, 299), n'avait pas encore quitté la Crimée en 1491, parce que Mengli-Ghéraï, craignant la colère du sultan, avait refusé de lui donner un sauf-conduit.

Je m'imagine en conséquence que le copiste de la lettre

du grand-duc s'est trompé en écrivant « Ebreianin » (Hébreu) au lieu d'« Iberianin » (Ibérien), c'est-à-dire Géorgien; au moins aux yeux du grand-duc Zacharie aurait pu paraître un tel, parce que les rois de Géorgie se disaient de longue date souverains du pays caucasien, y compris l'île de Taman, appartenant dans le XIII siècle à un prince Zykhe (circassien), qui professait la religion chrétienne du rite grec, de même que, dans le XIV siècle, le prince de Matrèga Versacht, que le pape Jean XXII avait réussi à faire passer de son côté. Aumoins apprenons nous par Le Quien que vers ce temps fut établi un archevêché à Matrega avec des évêchés, *lucucensis* (locici des cartes) et *sybensis* (copa?). Du reste, même sans avoir été vassal du Roi de Géorgie, Zacharie Guizolfi aurait pu se faire passer pour Ibérien, à cause du mariage de son grand-père Simon avec « Bichacanon » ou Bichakhanim, comme le croit M. Desimoni, d'après le quel elle aurait été fille d'un prince circassien ou tatar. Mais n'aurait elle pas pu plutôt s'appeler Bicha-Khatun, comme fille du grand dignitaire géorgien Beka II († 1392), atabek d'Akhal-tchik et oncle de Gorgara, c'est-à-dire Quarquaré II, l'ami de Barbaro et de Contarini? — Il n'y aurait rien de surprenant qu'une princesse géorgienne se serait mariée avec le Génois Simone de Guizolfi, vu qu'un membre de sa famille avait été envoyé deux fois en Europe comme ambassadeur par les ilkhans de Perse, seigneurs suzerains de la Géorgie. Dans un bref papal de 1289 ce diplomate est intitulé « nobilis vir Biscarellus de Gizulfo, civis Januensis » tandis que dans une lettre du roi d'Angleterre, Édouard I, de l'an 1302, il s'appelle « Buscarellus de Guissurfo » (A. Rémusat, Mémoires sur les relations des princes chrétiens etc, 105 et 130). Je ferai toutefois observer que dans la lettre mongole de l'ilkhan Argoun, l'ambassadeur s'appelle « Mouskéril Kourджи », tandis que dans la traduction française de cette lettre il est

nommé tout simplement « Busquarel ». Il n'y a pas à douter de l'identité des noms Mouskéril et Busquarel, malgré la ressemblance du premier de ces noms avec la dénomination géorgienne de Matsquarel, désignant, d'après Brosset (Hist. de la Géorgie I, s. V), soit un évêque, soit un commandant. Toujours est il que le mot Kourdji, placé dans la lettre de l'ilkhan immédiatement après le nom de l'ambassadeur, montre qu'il voyait dans ce dernier un Géorgien, et qu'il n'avait pas l'intention de parler de deux ambassadeurs, Mouskéril et Kourdji, comme le voudrait A. Rémusat, (p. 113) tandis que (comme s'exprime à ce propos M. Desimoni dans sa lettre du 9 novembre 1871) la qualification de « dominus » à Busquarel que l'ambassadeur seul porte dans les documents génois fait bien supposer qu'elle a été gagnée en Orient. On ne se trompera donc pas en m'accordant que par son matsquarel géorgien ou Mouskéril le Géorgien l'ilkhan a voulu désigner le « citoyen génois Biscarellus de Gisulfo », qui avait fait baptiser son fils sous le nom de son seigneur suzerain Argoun (Atti III, XCIX, CXII, CXXVIII). Nous apprenons encore par M. Desimoni que, de même que les Guizolfi, divers autres citoyens génois possédaient des terres ou plutôt des châteaux en Gazarie, nommément: 1) Ilario Marini, possesseur du château Bata ou Batiarii, mentionné dans le statut de 1449, (Zapiski Odesskago Obchetchestva, V, 640) et situé, si je ne me trompe, près de l'anse d'Okhtar, sur la côte orientale de la mer d'Azov. La carte de Luxoro nous présente dans ces parages plusieurs noms énigmatiques, entre autres *lotal* correspondant au *tar parvo* d'autres cartes, près duquel celles de 1408 et 1436 ont la suscription *bagtari* et *bagtary*. Dans ces mêmes lieux était situé le Petit *Rhombite* de Strabon, si non son *Apaturum* avec le temple d'Aphrodite dont La Motraye décrit les ruines. La ville existait encore du temps du byzantin Menander et de l'Anonyme de Ravenne; 2) Les

frères Senarega, propriétaires du *castrum Ilicis* que M. Desimoni croit avoir existé près d'Alechki, vis à vis de Kherson. S'il en était ainsi, j'aurais volontiers cherché le *castrum Meruardi Spinole in partibus Ilicis* à une vingtaine de verstes en amont de Kherson, dans le village de Tighinka, où l'on voit encore les ruines d'une tour construite, d'après la tradition, par les Francs, c'est-à-dire, les Génois. Dans une note (p. 255) M. Desimoni nous communique, d'après un document de 1381, les noms des villages entre Cembalo (Balaklava) et Soldaïa (Sudak), qui dépendaient, ayant chacun son chef particulier ou *propto* (proto), du *Vicarius riperiae marinae Gotiae*. Outre ces villages, dont les noms ont subi peu de changements, et celui d'Otuz *Oluzii locus, nuper fabricatus* (Massaria de 1461), M. Desimoni cite encore les noms de quelques autres localités en Gothie, dont la position est encore à trouver, nommément Baganda, Vonitica, Megapotimo (peut être Ulu-ouzène, comme le pense M. Desimoni) et Fonna, mentionné dans les *Acta Patriarcatus Constantinopolitani* sous l'année 1384 et *passim*. L'auteur des « Nuovi Studi » nous fait aussi connaître les noms des 18 villages qui furent cédés aux Génois ensemble avec Soldaïa en 1365. Voici les noms de ces villages, qui s'étendaient « a Cosio usque ad Osdaffum », et dont la position, à peu d'exceptions près, a déjà été reconnue par M. Desimoni: 1. Casale Coxii (Koz); 2. sancti Johannis (dans la vallée du Kourou-ouzène on voit les fondaments d'une ancienne église de S. Jean avec un cimetière grec); 3. Tarataxii (Taraktach); 4. Lovolli; 5. de lo Sille (Chelan); 6. de lo Sdaffo = Osdaffum; 7. de la Canecha (Kanaka, entre Tuak et Ouskout); 8. de Carpati (Arpat); 9. de lo Scuto (Ouskout); 10. de Bezalega; 11. de Buzult; 12. de Cara-ihoclac (Koutlac ou Toklouk?); 13. de lo Diavollo; 14. de lo Carlo (Kearlys près de Koutlac); 15. sancti Erigni; 16. Saragaihi (Sara-kaia); 17. Paradixii; 18.

Cheder (Sotera, montagne avec les vestiges d'une église et d'un village; à 15 verstes d'Alouchta). Ces villages, enlevés aux Génois par Mamaï, leur furent de nouveau cédés par un traité conclu entre l'émir de Solkat et le consul de Caffa Giannone del Bosco (1380-1) en langue uigure et traduit en italien le 28 juillet 1383 d'après les ordres du consul Meliaduce Cattaneo. Cette traduction s'est conservée en deux manuscrits qui diffèrent toutefois entre soi sur plusieurs points. C'est ainsi que dans l'un de ces manuscrits, publié par S. de Sacy (Notices et Extr. XI, 52-55) l'émir de Solkat s'appelle tantôt Iharcasso segnò, tantôt lo segnò Zicho, ce qui fait croire l'éditeur que le dernier n'était qu'un représentant du premier avec le titre « Scheikh ». Quant à moi, j'aimerais mieux présumer que le traducteur du document ne parle que d'une seule et même personne, qu'il désigne tantôt par son nom, c'est-à-dire Tcherkas-bey; tantôt en l'appellant à sa manière lo segnò Zicho, c'est-à-dire seigneur tcherkesse. Quoi qu'il en soit, l'autre manuscrit, publié par Olivieri (Carte e cronache manosc. 72), ne contient pas les noms du Iharcasso et du segnò Zicho; à leur place le seigneur de Solkat paraît sous le nom d'Elias ou « Ellias segnò fiio de Inach Cottoloboga » et toute fois dans cette traduction la conclusion du traité est aussi rapportée au dernier jour du mois de chaban ou saban de l'année 782 de l'hégire, c. à. d. au 28 novembre 1380. Évidemment cette coïncidence étrange a dû être la suite d'un malentendu qui s'explique par le passage suivant d'une lettre que M. Desimoni m'a fait l'honneur de m'écrire le 1 septembre 1870.... « j'ai consulté dernièrement les papiers diplomatiques des Archives revenus de Turin à Gênes et je crois avoir trouvé la clef de l'énigme. Le fait est qu'il y a deux parchemins de la même nature et de la même année; l'un où le seigneur de Solkat est nommé Iahncassio, tandis que dans l'autre paraît, comme tel, Ellias-

Bey. Mais, si l'année de l'hégire est la même, le mois ne l'est pas; la charte de Jahncassio est du dernier jour du mois de Schaban; celle d'Ellias au contraire est du 28 du mois de Solcada, (Dzû'-l-Kaade); de manière que cette dernière a été écrite presque trois mois après l'autre (87 jours entre le 28 novembre 1380 et le 23 février 1381). De plus la charte d'Ellias porte dans sa fin la ratification expresse de ce seigneur; tandisque celle de Jahncassio manque d'une analogue solennelle déclaration ». Il paraît en conséquence que les préliminaires du traité, entancées par les Génois avec Tcherkesbey furent confirmés par son successeur Ellias, et que c'est par cette raison que M. Desimoni a pu rencontrer dans la liste des dépenses de la *Massaria* de Caffa pendant l'année 1381 l'indication de la valeur des présents offerts par la colonie à Ellias. Dans le père de ce dernier on reconnaît aisément l'*Inach* ou favori du khan Coutloubouga, qui avait été gouverneur de la Crimée sous Djanibek I (Makrizi, trad. p. Quatremère, II, 2 p. 315 etc.) et dans lequel je suis tenté de voir aussi l'ambassadeur Coutloubouga, envoyé en 1380 en Lithuanie par Tokhtamych pour annoncer son avènement au trône à Jagello.

Dans le cas de l'identité de cet ambassadeur avec le père d'Ellias, on aurait le droit de supposer que ce dernier n'occupait le poste de gouverneur que pendant l'absence de son père et que celui ci après son retour en Crimée le remplaça à son tour dans l'émirat de Solkat. Toujours est il que, par le traité conclu avec les Génois en 1387, Coutloubouga confirme non seulement leur traité avec Ellias, mais encore un autre traité, qu'il avait conclu lui même avec Bartolomeo de Iacopo, consul de Caffa en 1381-2, après avoir occupé ce poste déjà en 1365. Quant à Tcherkas-bey, j'aurais volontiers admis son identité avec le khan du même nom qui monta sur le trône en 1360, étant, d'après Khondemir, fils de Dja-

nibek I. Dans les annales russes il n'est pas question de lui; mais son nom se rencontre sur des monnaies, frappées à Astrakhan en 1375, de manière que c'est bien à lui que pourraient se rapporter les mots « casa de jarcasso » inscrits près de la Volga inférieure dans la carte des frères Pizzigani (1367). Prenant en considération l'anarchie qui régnait dans la Horde d'or depuis la mort de Birdibek (1359) jusqu'à l'avènement au trône de Tokhtamych, en conviendra que Tcherkas-bey aurait pu, après avoir été chassé de Saraï, se maintenir en Crimée jusqu'à l'année 1380 et subir les conséquences de la chute de Mamaï, mis à mort à Caffa, où il s'était réfugié après les défaites que lui avaient fait essuyer Dmitri Donskvi et Tokhtamych. — En identifiant « Teodoro » avec Inkerman, M. Desimoni commet une petite erreur quand il ajoute que telle était aussi mon opinion. Tout au contraire j'avais le premier montré la fausseté de cette opinion et prouvé l'identité de Teodoro avec Mangoup et reconnu dans Inkerman la ville de Calamita des cartes italiennes. La circonstance que le seigneur de Teodoro et « de la côte » avait l'intention d'établir un port à Calamita (p. 250 des Nuovi Studi) ne prouve rien contre l'identité du château de Teodoro avec Mangoup. Au moins je ne vois pas pourquoi le prince Alexis de Teodoro dont la résidence était Mangoup, n'aurait pas pu se proposer d'établir un port à Inkerman, puisque cette ville lui appartenait aussi: un semblable projet aurait même été très naturel de sa part, depuis que les Génois lui avaient repris Bala-klava en 1434. À ma grande satisfaction, je puis maintenant ajouter que M. Desimoni ne s'est pas contenté de me faire savoir (sa lettre du 30 mai 1870) qu'il avait mal rendu le sens de mes paroles; mais il m'a communiqué une notice qui met hors de doute que le château de Teodoro ne doit être cherché nulle autre part qu'à Mangoup. Dans les documents génois, jusqu'à présent inédits, M. Desimoni a trouvé

sous l'année 1472, qu'il y avait alors un prince de Teodoro, nommé *Saichus*: évidemment ce prince n'était autre que le prince Isaiko de Mangoup (Zapiski Odesskago Obchetchestva, V. 187) avec la fille du quel devait se marier le fils du grand-duc de Russie Jean III, qui avait déjà pris des informations sur le montant de la dot de la princesse. Ce « mariage de raison » n'eut pas lieu, probablement par ce que dans la même année (1475) sous laquelle on en discutait les conditions, les Turcs s'emparèrent de Mangoup et des trésors des princes de Teodoro. D'après Evlyia Efendi (Narrative etc. trad. p. Hammer; II, 59) ce fut dans cette même année que l'amiral turc Kedouk-Achmed-Pacha se rendit maître du port d'Anapa, occupant l'emplacement du *Sindicus portus* des anciens et redevable de son nom actuel aux Abchases (Schiefner, Abchasische Studien: Voir les Mém. de l'Acad. des Scienc. de St. Pétersbourg. Sér. VII, Tom. VI, n.º 12, p. 56; *anapy*, *anap*, *nap*), d'où lui est venu le nom de Mapa qu'il porte dans les documents génois. L'auteur anonyme du « Périple du Pont Euxin » nous apprend que dans son temps, c. à. d. vers le VI siècle après notre ère, le port Sindique s'appelait *Εὐδοσία* et que le littoral entre ce port et celui de Ghélen-djik (*Pagrae portus qui nunc Heptali portus vocatur*, le mauro lacho des cartes italiennes), l'ancienne patrie des Kerkètes ou Torètes, était occupé alors par des gens, parlant la langue Gothique et Taurique (Müller, Fragm. hist. graec. V, 182). Par un autre passage de ce même Périple (Müller, Geogr. graec. minor. I, 415) nous apprenons que l'auteur désigne par sa « langue taurique » celle des Alains; nous devons croire en conséquence que ces derniers avaient accompagné les Goths *tétraxites*, lorsque ceux-ci s'étaient décidés de passer de la Crimée en Eulysie, ensemble avec les Outourgours, auxquels ils avaient résisté jusqu'alors « muniti clypaeis » (quadrangulaires?), non seulement à cause de la position

avantageuse de leur contrée, mais aussi parce qu'ils étaient plus braves que leurs voisins barbares (Procopé, de Bello Gothico, IV, 4). Encore du temps d'Evlyia Efendi le port d'Anapa passait pour être le meilleur de tous les ports de la Mer Noire; il est donc très probable qu'on y pouvait aborder facilement du temps de Procopé et de l'Anonyme. Mais comme ces deux auteurs parlent de la même localité, on peut être sûr qu'Anapa s'appellait alors *Eulysia* ou *Eulusia*¹, et qu'*Eudusia* n'est qu'un *lapsus calami* de l'Anonyme. Il est vrai qu'Anapa ne brille pas aujourd'hui par la facilité de son entrée, et c'est peut-être pour cette raison que son port, définitivement annexé à la Russie en 1828, n'a été ouvert au commerce étranger qu'en 1867. Toutefois les progrès de ce commerce ont été tellement rapides que déjà en 1873 la valeur des marchandises exportées et importées s'est élevée à 2 millions de roubles; de manière que sous ce rapport Anapa a dépassé tous les autres ports de la côte orientale. Il est non moins sûr que l'amélioration de ce port exigerait beaucoup moins de dépenses que ne coûteraient des travaux semblables dans les ports de Poti, de Soukhoun, de Thouaps, de Ghélandjik et de Novo-rossusk. — Il est donc très possible que le port d'Anapa pourra avec le temps rivaliser, par l'importance de son commerce, avec celui d'Odessa, au moins dans le cas qu'il sera uni avec la riche vallée du Couban par un embranchement du chemin de Rostov-Vladikavkaz. Cette position avantageuse d'Anapa avait déjà été remarquée par Taitbout de Marigny (Voyages en Circassie, 1836 p. 159) qui avait visité cette ville à plusieurs reprises pendant qu'elle appartenait encore aux Turcs et qui y avait rencontré en 1824 M. Philippe Garibaldi (peut être un proche parent de Joseph), venu dans ce port pour acheter diverses marchandises. Probablement M. Taitbout de Marigny avait en vue le château « génois » que le touriste turc avait trouvé en parfait état

de conservation en 1641, quand, en parlant des murs d'Anapa, il en attribue une partie, à cause de leur air de vetusté, à un établissement génois, « dont on aurait perdu le souvenir » (p. 162). En conséquence nous n'osons pas soupçonner que ces fortifications datent d'une époque beaucoup plus ancienne, c. à. d. qu'elles peuvent être redevables de leur existence aux Goths tétraxites. Quant à leurs compagnons hunniques, les Outrougours, on les reconnaît aisément dans les Onougoures, qui furent défaits par les Lazes en 470 près d'*Archaeopolis*, où fut construit plus tard un château, nommé Ounogoris en souvenir de cette victoire. Des Outrougoures ne différaient pas non plus les « Huns » que l'empereur Justin désirait envoyer au secours aux Ibériens contre les Perses (Lebeau, 2.^{me} éd. IX, 319 etc.) en 523, puis qu'ils habitaient alors à 20 journées de distance de Cherson, près du Bosphore. Bientôt après ils s'emparèrent même de cette ville sous leur roi Monger ou Mongel, frère et meurtrier de Gordas ou Grod, qui, ayant reçu le baptême à Constantinople, voulait disposer ses sujets au christianisme (528). Mais, dans cette même année, la ville fut reprise par le « comte des détroits de la Mer Noire Jean » avec l'aide d'un contingent goth (tétraxite? Malala II, 162: μετὰ Βοηθείας Γοττικῆς).

Si les villes de Capi et de Phanagoria furent pillées en 541 par des barbares « domiciliés dans leur voisinage » (Procop. de Bello Gothico, IV, 1), ces barbares ont dû être les Outrougours établis dans les environs de Ghélendik, qui leur aura été redevable de son nom d'*Heptali portus*, même dans le cas qu'ils n'auraient eu rien de commun avec les Huns blancs ou Hephtalites de Procope, Menander etc., qui demeuraient vers le N. E. de la Perse, près de l'Oxus. À leur tour les Goths tétraxites, ayant appris qu'un évêque avait été envoyé de Constantinople chez leurs voisins abasges (Abkhasses), y envoyèrent 4 députés pour aller solliciter de l'empe-

reur l'octroi d'un évêque à eux aussi (547). Justinien n'aura pas manqué de leur rendre ce service, car nous savons que l'année suivante 2000 Tétraxites passèrent le Tanai (le détroit de Kertch) ayant opéré leur jonction avec une armée outourgour, et remportèrent une victoire éclatante sur les Contourgours, ennemis de l'empire. Même après cette bataille, les Outourgours avaient gardé leurs campements sur le bord oriental de la Mer Noire, car ils étaient du nombre « des voisins barbares » des Lazes, qui devaient recevoir des subsides en 554 par l'agent romain Sotérichus (Agath. I, 3), tué bientôt après par les Misimiens, habitants entre les Aposiliens et les Suanes, c. à. d. près de la rivière *Μιζιγος* de l'Anonyme, aujourd'hui Mézumta. Tandis que nous savons par Menander (II, 14, 15) que les Utigours (les Outourgours de Procope) subjugués par les Turcs, avaient tout de même attaqué, en 580, la ville de Bosphore, nous ignorons le sort ultérieur des Tétraxites, n'ayant aucun droit de les identifier avec leurs compatriotes, qui, lors du départ de la masse des Ostrogoths pour l'Italie, avaient préféré rester dans la région maritime Dory, c. à. d. dans les environs de Mangoup, d'où ils se répandirent peu à peu sur toute la côte méridionale entre Balaklava et Soudac, où ils se maintinrent au moins jusqu'au XVI siècle. Quant à leur compatriotes asiatiques, nous pouvons tout au plus demander s'il n'est pas permis de les identifier avec les Goths mentionnés ensemble avec les Huns, les Zikhes, les Abasges, les Lazes, dans la liste des peuples barbares qui fournirent des troupes à l'usurpateur Thomas en 821 (Lebeau, XIII, 47)? S'il en était ainsi, j'aurais osé supposer qu'il y avait des Tétraxites parmi les miriades de guerriers, avec les quels le prince abkhase Ber, venu du pays des Sarmates au delà des montagnes, avait attaqué la ville de Cars pour forcer les habitants arméniens de cette ville de céder leur principale église aux par-

tisans de la religion orthodoxe-grecque (Brosset, Inscript. géorg. : Voir les Mém. de l'Acad. des Scienc. de St. Pétersb. Sér. VII, Tom. VIII, n.º 10, p. 4). Par contre je n'ose pas croire que les princes ou seigneurs « goths » qui avaient ruiné le prince de Taman Zacharie, étaient venus chez lui d'Anapa après la prise de cette ville par les Turcs. Prenant en considération que, de même qu'à Matrega et à Bata, les Génois avaient à Anapa, non pas un consul, mais un président ou comandant, nous devons croire que cette ville avait aussi ses propres princes; mais rien ne nous autorise de voir dans ces princes des descendants des chefs des anciens Tétraxites; nous pouvons seulement supposer qu'ils ont dû être chrétiens, de même que leurs sujets. Au moins nous apprenons par Hadji Chalfa que de son temps le christianisme dominait encore chez la tribu tcherkesse des *Djehaki* (les maritimes, d'après Dubois) et c'est ainsi que s'appellent encore aujourd'hui les habitants d'Anapa pour ne pas être confondus avec les autres Tcherkesses. Le touriste turc Evlya, en disant que les habitants d'Anapa étaient toujours prêts à se soulever, avait certainement en vue ces *Djehakii chrétiens*, bien qu'il les appelle *Djefaki*.

Espérant que les recherches ultérieures de M. Desimoni et de ses collègues leur fourniront l'occasion de résoudre les questions sur les quelles je viens d'émettre des hypothèses plus ou moins hasardées, j'entrerai encore ici dans quelques détails sur d'autres points de la côte, par rapport auxquels je m'écarte en partie de l'opinion de M. Desimoni:

P. 245, n. 27 *Gavarna*. À la forme actuelle de ce nom M. D. ajoute, à tort, celui d'Ekerne, car ce village coïncide avec l'ancienne ville de *Crunion Dionysopolis*, étant situé près de Baltchik, c. à d. à une assez grande distance de Kavarna, l'ancien *Bizone*. Le nom vulgaire de Dionysopolis se cache dans celui de carbona (cacna, cranca) inscrit dans d'autres

cartes italiennes entre Kavarna et Costriza, près de Varna.

P. 246, n. 40 *Falconare*. D'après M. D. un des limans entre Kilia et Akkerman; mais peut-être plutôt le cap Balaban, vu que ce nom signifiait « faucon, » en langue komane, (Lelewel, Géographie du moyen âge, T. III et IV, p. 203, n. 85 in not.) tandis que ce cap, visible à 30 milles marins de distance, aura attiré l'attention des navigateurs plutôt que les lacs salés qui l'avoisinent.

P. 247, n. 44 *Barbarese*. Bien que ce nom soit inscrit dans les cartes mentionnées près du liman de Bérézan, il nous présente, si je ne me trompe, non pas une forme altérée du nom de ce dernier, mais du mot russe « Bielobérejié » (côte blanche), désignant l'embouchure du Boug, l'Aksou (fleuve blanc) des Turcs et de la carte de Witsen.

Ibid. n. 45 *Buovo*. Dans la carte des frères Pizzigani ce nom est remplacé par la suscription « porto de luco », qui aurait pu désigner Otchakov, que les Turcs appellent encore, d'après l'ancien nom barbare du Dnièpre, *Ozou* et que les marins italiens ont transformé en *loso* ou *luço*. J'avoue toutefois que M. D. aura pu être plus près de la vérité, en supposant qu'il s'agit, dans ce cas, non pas du Dnièpre, mais du Boug, parce que ce nom, depuis longtemps adapté par les Slaves à l'ancien Hypanis, rappelle aussi les variantes du nom de *Buovo* dans d'autres cartes italiennes: *porto de bo*, *de bovo* etc. Il faudrait seulement faire coïncider ce port, non pas avec celui d'Otchakov, mais avec Olbia; ou bien, s'il était permis de chercher les « grotte de tonni » de ces cartes sous les ruines de l'ancienne cité des Borysthenites, dans la « Gloubokaïa pristane » (port profond) près de l'embouchure du liman du *Boug* dans celui du Dnièpre, où s'arrêtent encore les gros bâtiments qui ne peuvent point franchir les passes du Dnièpre, entourées de bas-fonds. Soit dit en passant, ce ne sont pas des îles, mais ces bas-fonds que les cartes italien-

nes indiquent dans ces parages, de manière que les auteurs de ces cartes *n'avaient pas*, comme on le croit communément, complètement méconnu la véritable configuration des embouchures du Dnièpre et du Boug.

P. 248, n. 50 *Groxida*. Ce nom, rappelant à M. D. le mot grec *κρόσσαί*, aurait dû être dérivé plutôt de *γλώσσα* et désigne probablement la langue de terre de Sariboulate, près de la quelle était situé l'ancien Kalos-limen, séparé par une distance de 300 stades de Tamyrake, dont les ruines existent encore près de l'embouchure du Kalantchak, où nous devons placer le « cairoca » de l'atlas Luxoro, de même que les noms évidemment aussi défigurés de Cataluca et de Culuruzza que nous trouvons dans quelques autres cartes. Quant au Kalos-limen, j'ai eu tort de le chercher dans la baie d'Ak-metched (voir mon Essai sur le Scythie dans la 2.^{me} livrais. du Recueil d'antiq. de la Scythie), le Varangido des cartes italiennes, et par cela même je suis obligé de reconnaître que l'ancienne ville de Karkinites ou Cercinities était située, non pas près d'Eupatorie, mais près du lac Dongouslav, à une vingtaine de verstes plus vers le nord, où M. D. avait déjà fixé sa position, et où les ruines de cette ville n'ont pas encore complètement disparu. Comme la ville de Carcinities, située, d'après Hérodote, près de l'embouchure de l'Hypacyris, se serait trouvée plus près du golfe, mon hypothèse hardie, que cet auteur fait correspondre ce golfe au cours inférieur du fleuve mentionné, est devenue un peu plus plausible.

P. 253, n. 74 *Pondico*. Reconnaisant dans ce nom un écho de celui de l'ancienne capitale du royaume de Bosphore, M. D. le place près de Iénikalé. Selon moi, les auteurs des cartes ont voulu désigner par pondico les ruines de Mirmékion, où l'on cherchait alors l'ancienne Panticapée, à la quelle Pallas même indique encore une fausse position. Le mérite de l'avoir fixé à Kertch (le Vospro des cartes) appartient au Français Debrux.

P. 260, n. 100 *Trinixe*. Comme l'a déjà fait observer M. D., ce nom, de même que ses variantes teinici, tenegia etc., et le nom de *calolimén* qui l'accompagne dans quelques cartes et le remplace dans d'autres, correspond à la baie de Novorossusk, aussi nommée baie de Tzemès, d'après une rivière de ce nom, qu'elle reçoit; ou de Soudjouk, d'après l'ancienne forteresse turque, dont on voit encore les ruines. D'après l'auteur du périple anonyme (Müller, *Fragm.* 181) le port Hieros, que présentait cette baie, où se trouvait aussi la ville de Bata, s'appelait aussi de son temps τὸ Νικαξεν; ce nom me rappelle le mot abkhase *nc'ak*, *dieu* (Schiefner, l. c.) et le cap Mischak près de l'entrée occidentale de la baie, où un phare aurait été très à sa place, tandis que dans les temps anciens ce phare aurait pu être aussi un sanctuaire. D'après le même auteur anonyme, 740 stades séparaient ce port de la ville de Hermonassa, qui par cela même a dû être située près de Temriouk, tandis que l'ancienne Corocondame a dû se trouver près du cap Tousla, au midi du golfe de Taman: au moins cette ville, que d'après Strabon une distance de 70 stades seulement séparait d'Akra (Takil-Bouroun), était située, d'après l'Anonyme « in angusto isthmo » entre le *liman* appelé Corocondamite (le golfe de Taman) et la mer. Ce « λίμνη », formant un « κόλπος » de 630 stades, s'appelait alors Opissas, d'où il résulte qu'il n'y avait rien de commun, outre une homophonie purement accidentelle, entre ce nom et celui d'Opiza, lieu de sépulture de Gouram, fils du roi Achot (Brosset, H. 1, 273), ou le mot goth *ubizva*, gouttière. Par contre un rapport plus intime pouvait exister entre ce dernier mot et la gorge de Khopitzaï, près de Ghélendjik, où s'étaient jadis établis les Tétraxites. Prenant en considération la longévité des noms géographiques, je suis tenté de croire que les monts Togopsoukoué, qui s'élèvent immédiatement derrière les baies de Novorossusk et de Ghélendjik, ont reçu de

ces Goths le nom de *Varadas*, que la chaîne mentionnée porte encore, et je soupçonne même que la rivière rapide, nommée aujourd'hui *Voulan* ou Tzouepsin est redevable à ce peuple du premier de ces noms, qui par cela est devenu le fleuve *londia* des cartes italiennes. Quant à l'ancien nom de Ghélandjik, *Pagrae portus*, il se cache peut-être sous celui de Poghrîp, lieu situé à 60 verstes de Soudjouk-kalé, vers le midi; il se pourrait aussi que les ruines qui existaient encore dans cet endroit du temps de Reineggs (Allg. Beschr. d. Kaukasus, p. 278) appartenaient à la capitale de la Sindique, Gorgippia, dont on ne connaît pas encore l'emplacement, de même qu'on ignore l'origine des Tatars-Adalis, que Margigny (p. 221) avait rencontré en 1824 sur le plateau de Djimaîté près d'Anapa, cultivant du blé etc.

P. 261, n. 103 P.^o *Zorzuqui*. D'accord avec M. D. que Dubois n'a pas prouvé que ce port, nommé susaco, sussaca etc. dans d'autres cartes, doit être cherché dans l'anse de Djoubg, j'aurais préféré lui indiquer sa place près de l'embouchure du Souksou, sous quel nom Evliya désigne probablement le Touabs, où se trouve actuellement une des principales stations pour nos bateaux à vapeur qui entretiennent les communications depuis Kertch jusqu'à Poti. Mais quelle qu'ait été la position du p.^o *zourzuqui*, je ne puis admettre l'identité de ce nom avec celui de Zichia ou Zaquia, ni croire que c'est par erreur que dans d'autres cartes ce mot a été transformé en Sania ou Sanna. Tout au contraire je suis persuadé que ce nom, qui me rappelle les anciens Sanni ou Tsani et les Suanètes d'aujourd'hui, désignait un lieu habité par des compatriotes de la tribu tcherkesse des *Chana* d'Evliya Efendi, des grands et petits Djana de Hadji Chalfa, des vieux et jeunes Djane d'un voyageur turc anonyme (Sitzungs-Berichte der Wiener Acad. XL, 550-93) etc. etc.

P. 262, n. 109 *Cacari*. M. D. fait correspondre ce nom

avec celui de l'ancien Borgys, appelé Mizygos par l'Anonyme et désignant par cela même la grande rivière Mezymta, à l'embouchure de laquelle est situé le petit fort du Saint Esprit (Sviatago Dukha) ou Adler (Art-lar). Selon moi cacari devait être cherché à une quinzaine de milles vers le midi, c. à. d. à Gagra ou Kakour, comme ce lieu est appelé par l'éfendi Evliya.

P. 265, n. 121 *Lofaxio*. Sans contredit le Rion; mais cela ne prouve pas encore l'identité de ce fleuve avec l'ancien Phase, séparé, d'après Arrien (Müller, Geograph. Græci Minor. I.), par une distance de 180 stades du Chobus, le Khopi de nos cartes, dont l'embouchure n'est qu'à 9 milles marins ou 90 stades de celle du Rion. En conséquence, j'aurais volontiers fait coïncider le cours inférieur de ce dernier, on le Rhéon de Ptolémée, avec le Charieis qu'Arrien place juste au milieu entre le Chobus et le Phase, et j'aurais proposé de chercher l'embouchure de ce dernier, dans la plaine marécageuse qui s'étend au midi du lac actuel, dit *Paléostomo*. En faveur de cette opinion j'aurais cité les changements auxquels cette contrée « sabloneuse, molle et basse » (Strabon, XI, 2, 17) était de tout temps sujette, et qu'expliquent suffisamment les paroles suivantes de deux témoins oculaires: « Débarquer à l'embouchure du Phase, dit Dubois (Bull. de la Société de Géogr., avril 1837 p. 244), c'est à peu près débarquer à Damiette ou dans les lagunes de Ravenne etc. » À son tour Wagner (Reise nach Kolchis, 227) écrit: « Wenige Flüsse in der Welt führen reichlichem Niederschlag von Sand, Lehm und Humus mit sich, wie der braune Rion ». Pour montrer que l'embouchure de ce fleuve pouvait ne pas être celle de l'ancien Phasis, je citerai encore la circonstance, que, d'après les auteurs des anciens périple, 810 stades séparaient l'embouchure de ce fleuve de Sévastopolis, tandis que Soukhoum-kalé, situé tout près de cette ville ruinée, n'est qu'à 700 stades de distance

de Poti, sur l'embouchure du Rion. Il est vrai que d'après Arrien, la distance entre le Chobus et le Bathys s'élevait à 450 stades, tandis que 370 stades seulement séparent Rédoutkalé, sur le Khopi, de Batoum, sur le Saris, l'ancien Bathys. Aussi suis-je loin de m'imaginer d'avoir réussi à démontrer la fausseté de l'opinion dominante relativement à l'identité de l'ancien Phase avec le Rion. J'espère seulement qu'on m'accordera que cette question est encore sujette à discussion. Les lecteurs me sauront gré si je profite de l'occasion pour leur communiquer quelques nouvelles données contenues dans la lettre de M. D. du 29 novembre 1871. Nous apprenons entre autres que M. D. ayant trouvé dans les archives de Gênes plus de 200 lettres relativement aux affaires de Caffa, la Société Ligurienne avait résolu de les publier avec toutes les autres pièces qui complètent le *Codice diplomatico tauro-ligure*; qui ne devait d'abord contenir que des documents du temps quand les colonies génoises en Gazarie dépendaient de la banque de S. Georges; tandis qu'on y ferait entrer maintenant la correspondance directe entre l'administration de ces colonies et la mère-patrie. Notre société possède déjà les deux premiers volumes de ce Recueil, grâce à l'obligeance de l'éditeur M. l'abbé Vigna. Tandis que nous pouvons espérer qu'il vaudra bien nous mettre à même de profiter aussi du 3.^{me} volume de son ouvrage, si important pour nous, nous apprenons qu'un autre membre de la Société Ligurienne, M. l'abbé Marcello Remondini, s'occupe spécialement de l'interprétation des inscriptions génoises en Crimée, publiées par Oderico, Canale, Iurgievitch etc. Dans le même temps M. P. Constantin Remondini veut bien traduire en italien les Articles et Mémoires publiés par nôtre Société odessoise qui peuvent intéresser l'histoire ligurienne. De son côté M. D. continue ses études relativement à la synthèse générale de ces documents et aux questions de glossaire et

de géographie, y compris celle de notre pays, pour les quelles les resultats de ces études seront certainement de la plus haute importance, à en juger d'après le grand mérite des travaux antérieurs de M. D.

NOTA DI C. DESIMONI. — Ringraziando il Prof. Brunn delle benevole parole, ond'egli volle accompagnare la menzione de' miei tenui studi, mi duole non poter qui entrare a svolgere maggiormente il soggetto, nè aggiungere que' nuovi schiarimenti che egli mi comunicò con lettera del 28 luglio p. p.; nella quale mi annunciava il suo ritorno da un viaggio a Sukum-Kaleh e Taman (le medioevali Sebastopoli e Matrega), visitando la costa circassa intermedia. Noterò un solo punto, dove mi dichiaro vinto dall'evidenza mostratami dal dotto Professore; l'identificazione cioè del medioevale *Cacari* coll'odierno celebre *Passo di Gagra*. Ciò posto, concedo pure che il nome di *Giro* che viene appresso a *Cacari* (Ved. *Atlante*, pag. 263, num. 110) significherà l'odierno *Capo Pitzunda*, come egli aggiunge nella succitata sua lettera; quindi anche il nome *Pezonda* che vien poi (loc. cit., num. 111), dovrà intendersi nel significato stretto e suo proprio delle rovine dell'antica *Pithiunta*.

Ma ciò che dice il signor Brunn nel sovra stampato articolo di un antico *Hieros* (santuario o tempio) presso la baia di Novorossüsk, mi richiama alla memoria un'etimologia del nome *Giro* già da me suggerita nei *Nuovi Studi*, pag. 268-69. Anche in queste ultime pagine al num. 182 vi è un *Algiro* detto in altre carte *Giro*, e che io spiegai per corruzione di *Hieros*, essendo noto che eravi un antico tempio di Giove Urìo allo sbocco dal Bosforo al Mar Nero. Una simile etimologia non potrebbe essa adattarsi al *Giro* presso il *Passo di Gagra*, essendo noto che vi era un antico tempio di santa Sofia, di cui si vedono tuttora le rovine, e che po-